

lets anglais, la capitale de la Nouvelle-France était encore debout, fière, invincible !

La flotte s'étant rapprochée, Jean d'Arramonde reconnut le vaste port de Québec, l'endroit où « l'Albatros » avait abordé quelques mois auparavant ; il vit aussi que toutes ces belles maisons du quai qu'il avait admirées étaient percées de grands trous noirs, comme des cadavres éventrés qui se soutiennent les uns contre les autres dans l'horreur d'un champs de bataille.

La flotte passa, saluée par les batteries anglaises placées le long de la rive droite.

Le général Wolf, les deux mains crispées sur le pommeau d'or de sa canne, attachait sur Québec le regard fixe et ardent de l'aigle qui convoite une proie magnifique.

En ce moment, on lisait plus qu'on jamais sur ce visage austère et pâle l'inflexible résolution de vaincre. On sentait dans ses lèvres serrées, dans l'expression de ses yeux dont les paupières ne battaient pas cette opiniâtreté formidable qui vient à bout de tous les obstacles.

Jean d'Arramonde éprouva une fois encore un frisson d'inquiétude en voyant de quelle façon James Wolf regardait Québec et cette côte de granit que jusqu'à présent il n'avait pu franchir.

Un détour du fleuve cacha la capitale de la Nouvelle-France.

Alors se dressa la ligne uniforme des falaises inaccessibles brisées çà et là par le haut, comme un mur qui s'écroule, et donnant passage à un flot d'herbes et de feuillage, chevelure ondoyante que le vent soulevait en passant.

De grands oiseaux noirs sortaient des trous de ce mur immense et, volant lourdement, venaient frapper du bout de leurs grandes ailes les cordages des vaisseaux anglais.

Le courant était rapide, le vent contraire. La flotte s'avancait lentement.

Enfin Jean d'Arramonde vit que les falaises s'abaissaient par une pente douce.

— Nous devons approcher de l'anse du Foulon, pensa-t-il.

Il se leva, appuya ses deux mains sur le bastingage et interrogea la côte d'un regard anxieux.

En effet, une demi-heure après, on aperçut au bas de la ligne de rochers où elle se détachait comme une nappe d'eau, la petite plage de sable où Jean d'Arramonde et Gaston de Saint-Preux s'étaient embarqués quelques mois auparavant.

Comme ce temps lui parut lointain ! Que d'événements depuis ce jour où, brûlant d'impatience, il s'était élancé sur les pirogues des Abénaquis pour aller demander à M. de Montcalm de quelle façon Saint-Preux et lui devaient se couper la gorge !

Il ne put s'empêcher de sourire en songeant à ces choses si près de lui et pourtant si lointaines.

— Ah ! se dit-il, tu n'étais qu'un fou, mon pauvre d'Arramonde !

Et poussant un soupir :

— Mais es-tu plus sage à présent ? se demanda-t-il en contemplant de son fin regard de Gascon les Anglais entre les mains desquels son étourderie l'avait jeté.

N'importe ! malgré tout, il était plein de confiance. Une sorte de pressentiment lui disait qu'avant la fin du jour il ne serait plus le prisonnier des Anglais.

Il n'aurait pas voulu changer de situation avec M. de Saint-Preux.

— Et pourtant, pensa-t-il, il aura un beau rôle tout à l'heure, lorsque, grâce à moi, il précipitera tous ces Anglais dans

le Saint-Laurent... Qui m'aurait dit qu'un jour je lui rendrais un pareil service ? Eh mordicus ! c'est de bon cœur, vraiment !... il l'a bien gagné. Voilà trois semaines qu'il se morfond au haut de cette falaise, tandis que moi... ah ! je puis dire que je n'ai pas perdu mon temps... Quo d'aventures ! Je parie que, quand je raconterai cela, là-bas, en France, on ne me croira pas et l'on me dira que je me vante comme un cadet de Gascogne !

La petite plage de sable se rapprochait pou à pou. On n'en était plus qu'à trois cents toises.

Jean d'Arramonde regarda le général Wolf.

— Il va donner l'ordre d'aborder, dit-il.

Mais le général Wolf restait toujours immobile, les bras croisés, à l'avant du vaisseau.

La flotte tout entière passa devant l'anse du Foulon, sans s'y arrêter.

Jean d'Arramonde eut un moment de surprise et d'inquiétude. Qu'était donc devenu le projet de débarquement ? James Wolf se doutait-il du piège qui lui était tendu ?

Un instant de réflexion suffit pour rassurer le gentilhomme béarnais.

— Les Anglais attendent sans doute que la nuit soit venue pour opérer leur descente, pensa-t-il.

Il ne se trompait pas.

La flotte anglaise remonta encore le Saint-Laurent pendant l'espace d'un mille environ, puis elle jeta l'ancre.

Lorsque le soir approcha, un ordre, parti du navire que montait James Wolf, fut répété de loin en loin : on leva les ancres.

Les vaisseaux tournèrent sur eux-mêmes et dirigèrent leurs proues vers le nord.

Enfin, la nuit étant venue, les voiles glissèrent le long des mâts, et la lune, qui se levait, éclaira leurs grandes surfaces blanches.

Le vent et le courant étaient maintenant favorables. Les navires descendaient le grand fleuve avec une rapidité silencieuse.

Ils allaient, serrés les uns contre les autres comme un immense flot, bâti de lourdes maisons noires.

En même temps une animation plus vive se manifesta à bord.

Des soldats armés sortirent peu à peu de l'entrepont et vinrent se masser contre le bastingage. Des poulies grincèrent ; on vit se détacher de la coque noire de chaque navire une sorte de grand radeau très-plat qui devait servir au débarquement des troupes.

Enfin on aperçut de nouveau à la clarté de la lune la petite plage de l'anse du Foulon.

Le vaisseau de James Wolf parut redoubler de vitesse et précéda les autres de plusieurs distances.

Le général anglais ayant alors donné un ordre à l'un de ses officiers, celui-ci vint dire à Jean d'Arramonde que Wolf voulait lui parler.

Le gentilhomme béarnais s'avança, toujours suivi de sa fidèle escorte.

— Monsieur, dit James Wolf d'un ton bref, le moment approche où mes soldats vont tenter d'aborder à cette falaise basse. Je compte que le poste qui y était établi a disparu, selon la promesse que vous m'en avez donnée... Cependant, comme je ne veux pas exposer la vie de mes hommes, je vais envoyer un détachement en reconnaissance. S'il est accueilli par des coups de fusil, nous continuons notre route et je vous fais immédiatement fusiller.

Jean d'Arramonde eut un léger tressaillement. Il n'avait pas prévu cet excès de prudence du général anglais.